

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

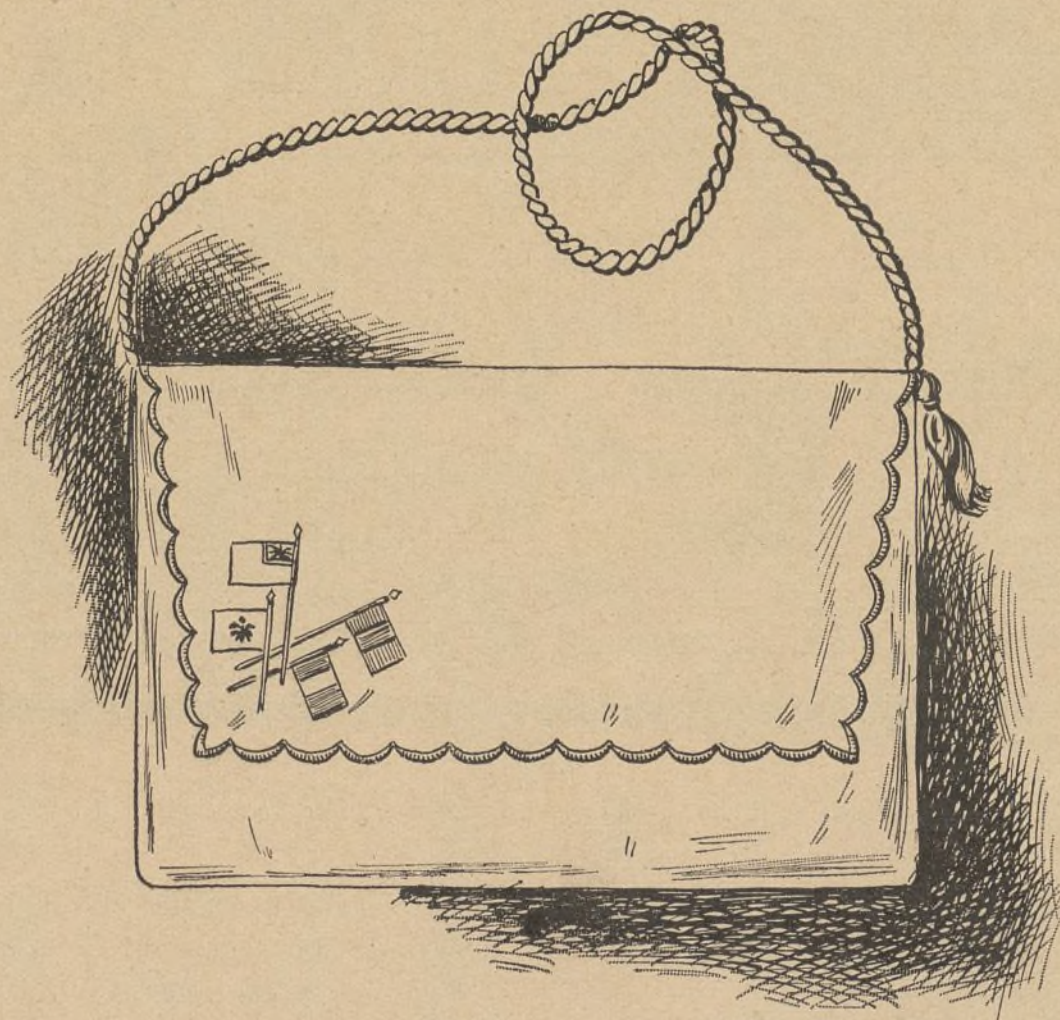
PETIT SAC A OUVRAGE

Fournitures jointes à ce numéro : toile dessinée, simili plat M. F. A. couleurs variées.

Je suis certaine que cet ouvrage va trouver un excellent accueil auprès de mes petites amies. N'est-ce pas que cela vous amusera beaucoup de broder ces drapeaux aux couleurs alliées?

d'angle rouge et bleu ; le drapeau russe, jaune avec aigle noir, et nous y ajouterons le drapeau de notre nouvelle alliée, l'Italie, vert, blanc, rouge.

Les divisions en couleur de chaque drapeau seront



Et vous serez fières ensuite, en vraies petites patriotes, de transporter cet emblème brodé de vos mains. Le sac se compose d'une poche dont le rabat est festonné; dans un angle sont groupés les drapeaux des nations alliées.

A tout seigneur, tout honneur, nous voyons le drapeau français, puis le drapeau belge, rouge, jaune et noir ; le drapeau anglais, rouge avec motif

brodées au passé plat. Dans le drapeau russe, l'aigle sera brodé au point de tige, de même les lignes du drapeau anglais. Les hampes seront faites au point de tige. Enfin, vous ferez le feston en simili plat rouge.

Le sac est doublé d'une satinette, puis garni d'une cordelière qui sert à le porter.

C. C.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Pêle-mêle pour photographies.

— Laquelle de vous m'avait demandé un porte-photographies?

— C'est moi, tante. Tu as trouvé quelque chose?

— Oui, petite Marcelle, j'ai trouvé ce modèle qui, certainement, te plaira, car il est facile et fait beaucoup d'effet.

— En effet, il me plaît beaucoup. Sur quel tissu faut-il le faire?

Donc, lorsque tu auras ton carton, tu appliqueras la moire en intercalant une mince couche d'ouate. Quand la moire sera parfaitement tendue, tu la colleras soigneusement sur l'envers.

Ensuite, dans l'intérieur, tu tendras deux rubans comme tu le vois ici; tu pourras faire une légère incision contre la broderie, pour pouvoir passer le ruban à l'envers et le coller. Ceci fait, tu n'auras plus qu'à doubler l'envers en collant une satinette bien proprement. Et maintenant, tu fixeras un ruban à

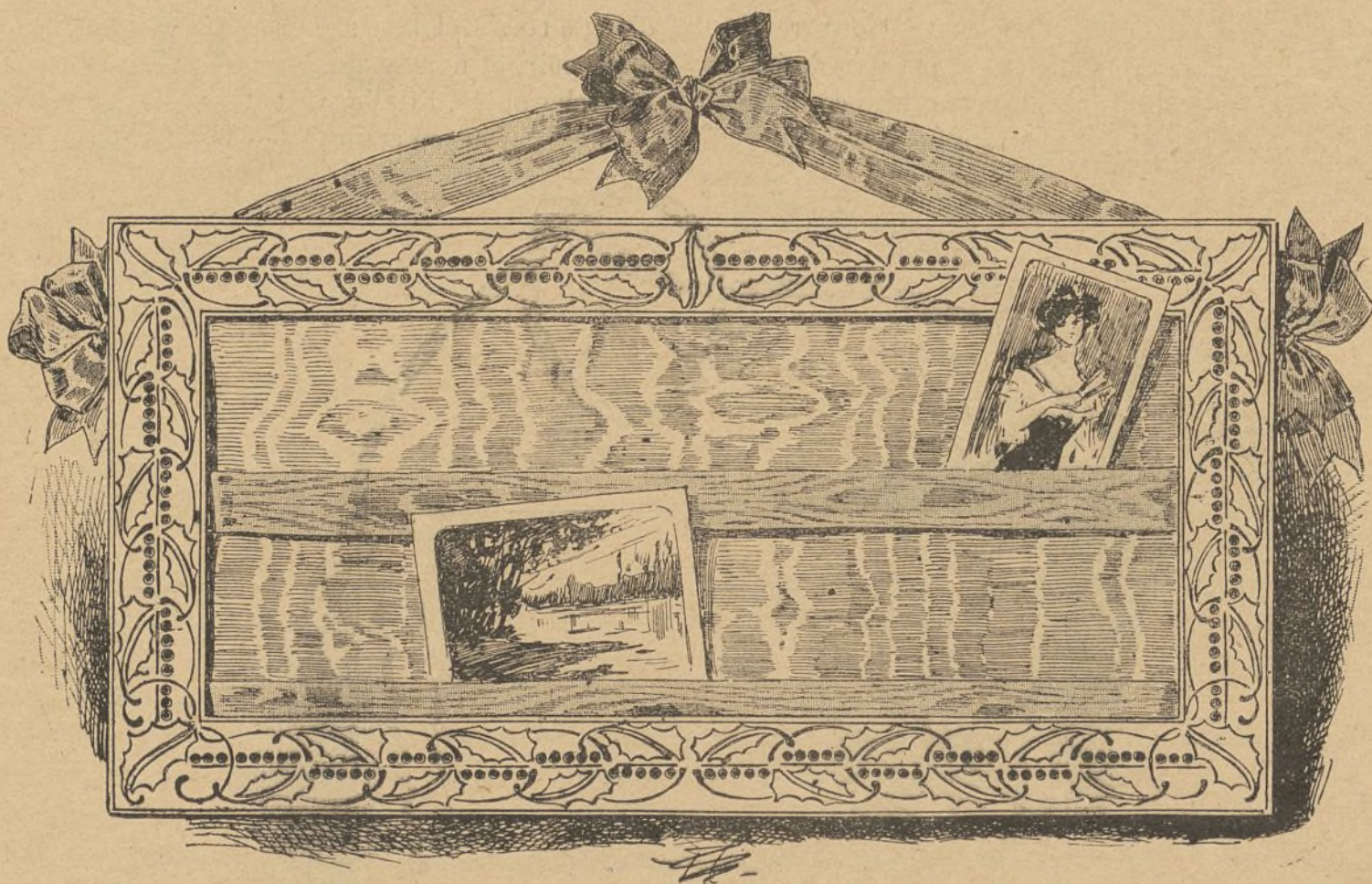


Fig. 1. — Pêle-mêle. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 5 fr. 75; ruban : 0 fr. 40 le mètre.

— Je l'aimerais bien sur moire ivoire, par exemple.

Il en faudra un morceau de 45×25 , sur lequel tu dessineras cette guirlande de houx.

— Et comment vais-je broder cela, tante?

— Nous y venons, petite. Pour les feuilles, le point de tige est tout indiqué; les baies, au contraire, devront être faites au passé plat. Pour celles-ci, il te faudra un ton de soie rouge et trois tons de soie vert pour les feuilles.

Il faut employer un ton par feuille et alterner les tons.

La broderie terminée, il faudra couper un carton fort ayant exactement la dimension de la broderie; le tissu qui dépassera servira au collage.

chaque angle supérieur; ce ruban se nouera au milieu et servira à suspendre le bibelot.

Dans les rubans tendus, tu glisseras les photographies.

— J'ai bien peur, tante, de ne pas me tirer parfaitement du montage.

— Je te vois venir, petite rusée! Allons, tu me l'apporteras!

Abat-jour.

— Tante, as-tu pensé à moi?

— Que voulais-tu, ma petite Monique?

— Oh! tu ne te rappelles plus? Je t'avais demandé un abat-jour.



Fig. 2. — Abat-jour. Planche n° 1. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 2 fr. 75.
Doublure et garniture : 4 fr. 75; carcasse : 3 fr. 75. Port en plus.

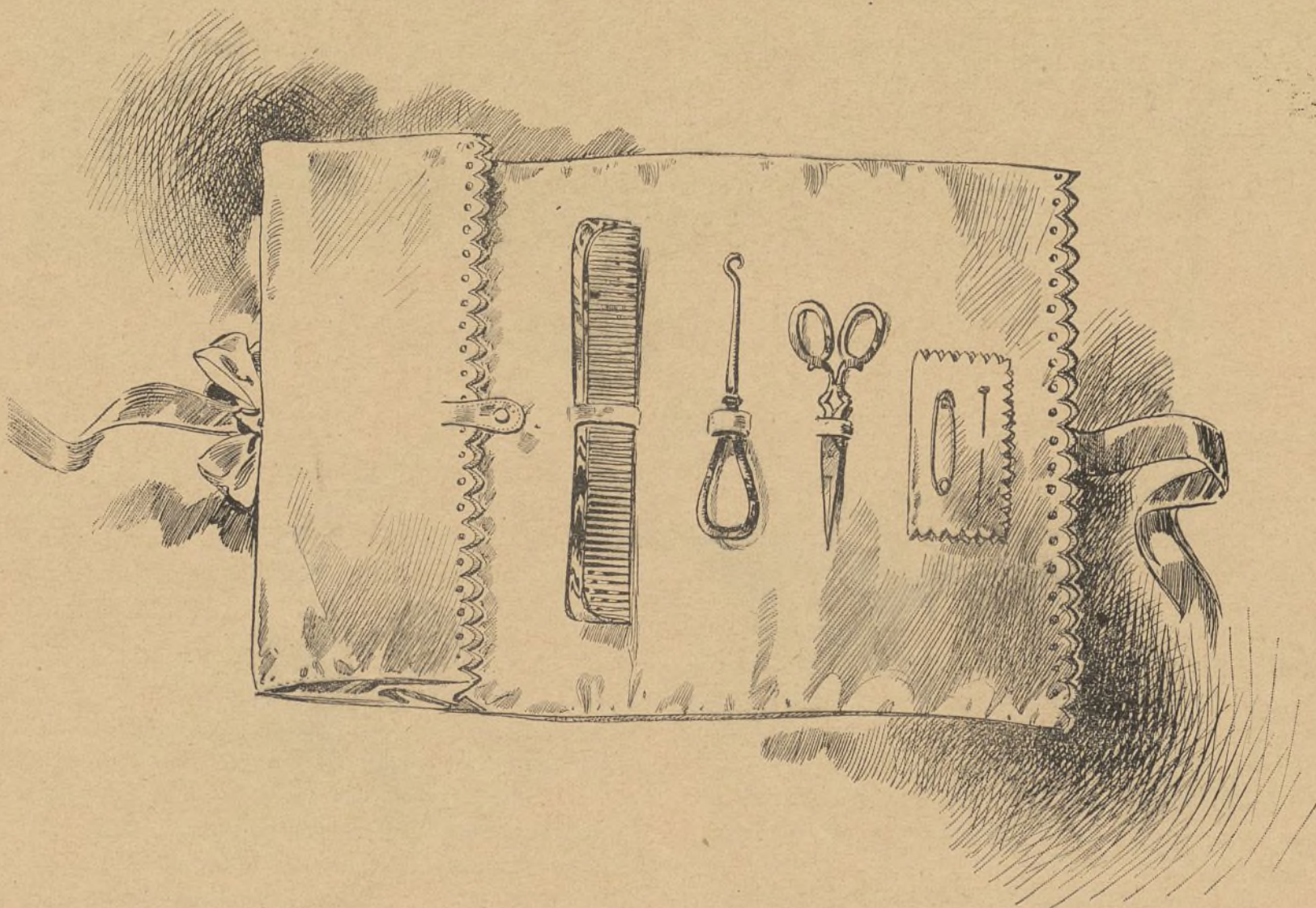


Fig. 3. — Nécessaire. Planche n° 2. Dessiné avec coton : 2 fr. 25. Doublure et ruban : 1 fr. 75.

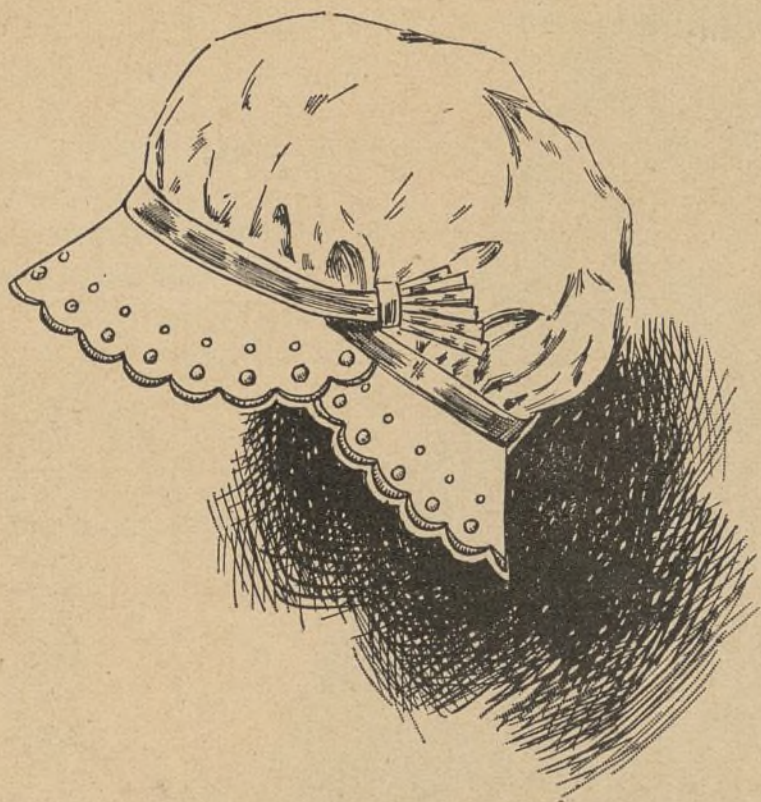


Fig. 4. — Coiffure pour Frisette.
Dessiné avec coton en toile ou en piqué : 2 fr. 25.

— Ne fais pas la moue, ma petite chérie, je t'avais oubliée, en effet, mais nous allons réparer cela, car j'ai un gentil modèle que je vais te donner. Regarde.

— Oui, c'est gentil, c'est vrai. Ce sont des vagues, n'est-ce pas, tante ?

— Oui, ma mignonne. Et les oiseaux qui planent au-dessus, ce sont des mouettes, ces beaux oiseaux tout blancs que vous aimez bien voir à la mer.

— Oh ! oui, elles sont si jolies avec leurs plumes si blanches.

— Et bien, puisque nous sommes d'accord, nous allons voir comment faire ce travail.

Tu commenceras par reporter le dessin sur du linon-mousseline, puis tu prendras du coton à broder un peu fin, avec lequel tu broderas les vagues. Celles-ci sont faites en anglaise à brides.

— Et les oiseaux, faudra-t-il les faire en blanc aussi ?

— Pour être davantage dans la réalité, c'est ainsi qu'on devrait les faire, mais pour donner un peu plus de vigueur à l'ensemble, il sera préférable d'y mêler un peu de rose pâle. Tu les broderas donc au passé évidé avec du simili plat blanc et deux tons de simili plat rose pâle.

La broderie terminée, tu tendras une carcasse de soie rose pâle légèrement plissée, sur laquelle tu poseras la broderie. Tu garniras le haut d'un picot de fil, le bas d'un picot un peu plus grand avec glands.

Nécessaire de voyage.

— C'est pour toi, Simone, ce petit nécessaire. Tu vois, il est facile à faire.

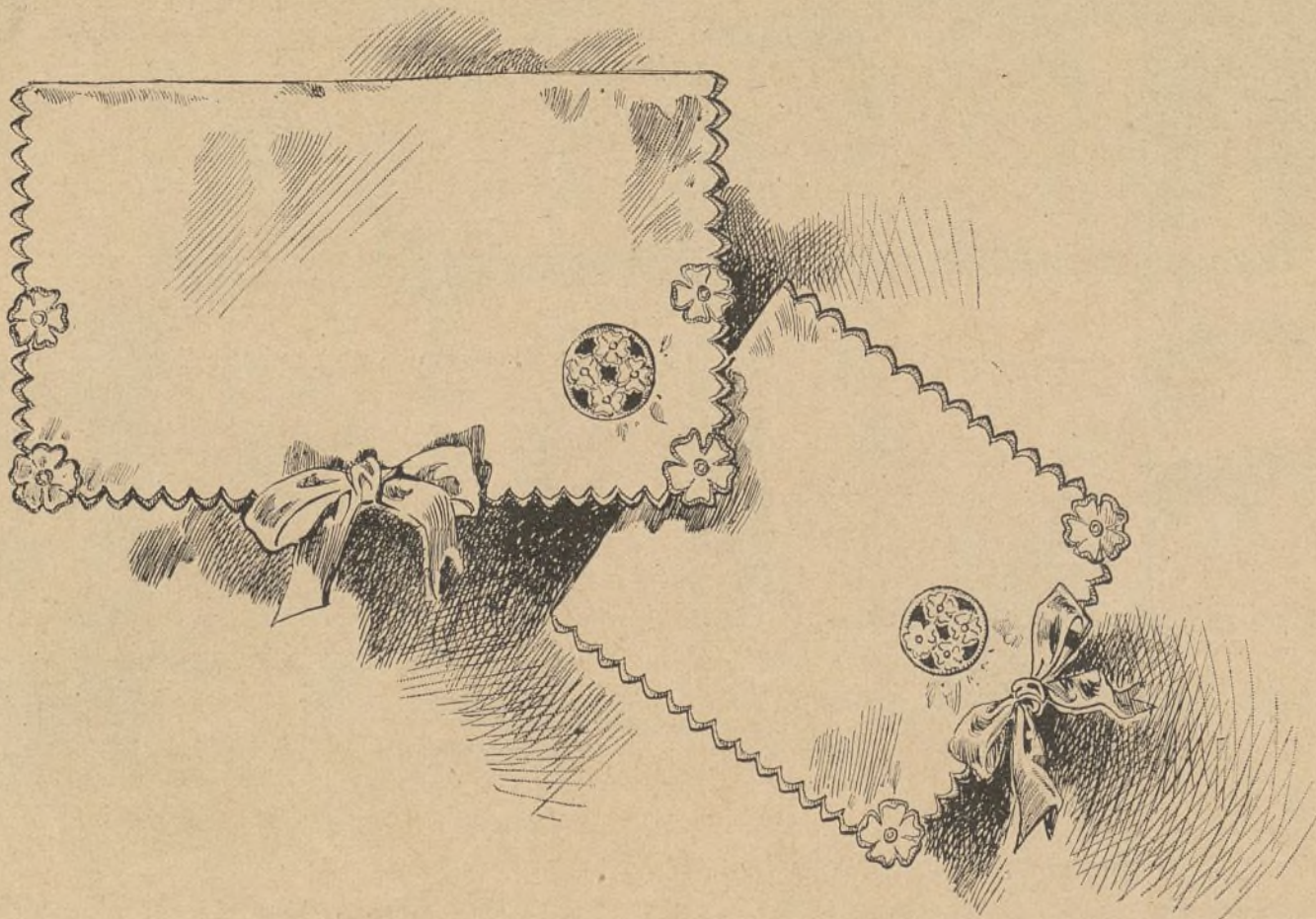


Fig. 5. — Sachet à gants. Dessiné avec coton sur batiste : 4 fr. 25.
Fig. 6. — Sachet à mouchoirs. Dessiné avec coton : 3 fr. 75.

— Tu es bien gentille, tante, et je vais me mettre à l'ouvrage tout de suite.

— Prends donc un morceau de toile écrue de 60 centimètres de long et 20 centimètres de large. Sur cette bande, à chaque extrémité, tu dessineras ce feston; puis, à l'envers, tu poseras une légère doublure.

En exécutant le feston, tu prendras en même temps le tissu et la doublure. Ce feston sera très

Tu prendras un carré de tissu de 20 centimètres de côté environ, dont tu arrondiras les coins. Tu fronceras le bord de ce carré tout autour, jusqu'à ce que tu obtiennes le tour de tête de ta poupée. Tu reliendras ces fronces dans un biais cousu à points de côté.

Tu couperas ensuite une petite bande de 2 ou 3 centimètres de haut que tu fronceras tout autour.

Ce volant peut être garni d'un feston ou d'une

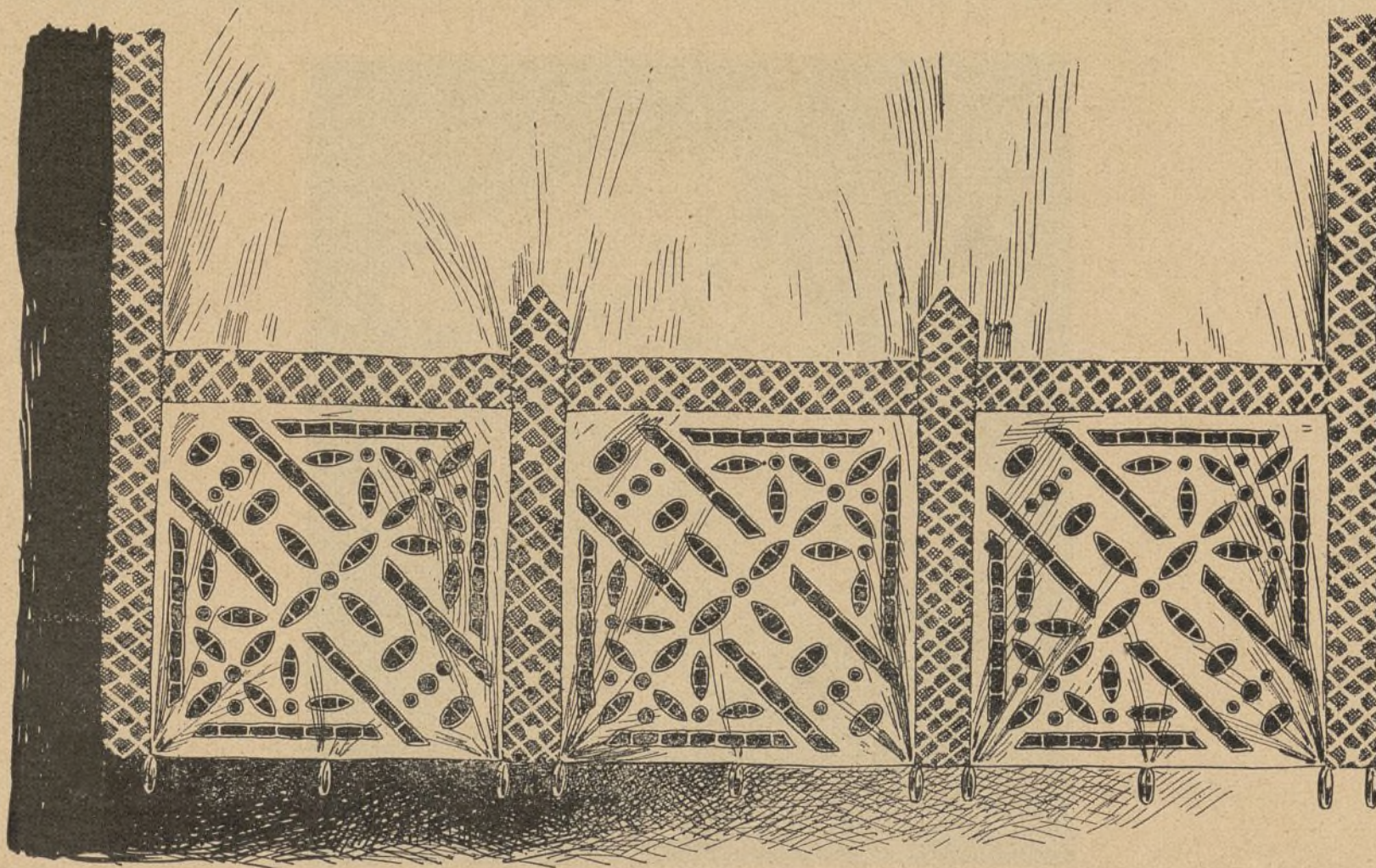


Fig. 7. — Mystère composé de carrés. Un de ceux-ci se trouve sur la planche n° 3.
Chaque carré dessiné avec coton sur batiste : 0 fr. 95.

bien en rouge ou en vert.

A l'intérieur, tu fixeras des petites barrettes de tissu, suivant l'emploi que tu feras de ce nécessaire. Tu pourras y ajouter des feuillets de flanelle, de façon à pouvoir y piquer quelques aiguilles, toujours utiles en voyage.

Coiffure pour Frisette.

— Puisque tu travailles avec tant d'ardeur pour ta poupée, voici encore un modèle à ton intention. C'est un gentil chapeau d'été pour Frisette.

— Est-ce que je pourrai le faire en piqué, tante?

— Certainement, ma chérie, c'est même ainsi qu'il est préférable de le faire.

dentelle. Enfin, tu garniras d'un petit ruban qui cachera le montage et d'un petit plissé.

Deux sachets.

Ceci, c'est pour vous toutes, mes petites, ce sont deux sachets assortis. L'un, carré, est un sachet à mouchoirs; l'autre, plus grand, pour les gants ou les dentelles.

Il faut les faire en batiste; chacun d'eux est bordé d'un feston interrompu, par endroit, par une églantine brodée en Richelieu.

Dans un angle, tu broderas ces quatre églantines qui sont également en Richelieu.

Les sachets sont doublés de satin et garnis d'un ruban qui se noue devant.

Mystère.

Voici encore pour vous un gentil modèle de mystère. Il est bien simple et se compose de carrés de 15 centimètres ajourés à l'anglaise.

Ces carrés sont brodés sur batiste; ils sont réunis entre eux par des entre-deux. La bande ainsi formée

donc en laine blanche, ce sera tout aussi joli. Vous le doublerez d'une petite soie blanche.

En voici l'explication.

EXPLICATION DU POINT DU BONNET NORMAND

Faire 3 m. et fermer par un point simple.

1^{er} rang. — Faire des demi-barrettes.

2^e rang. — Lever 2 m., jeter le fil sur le cro-

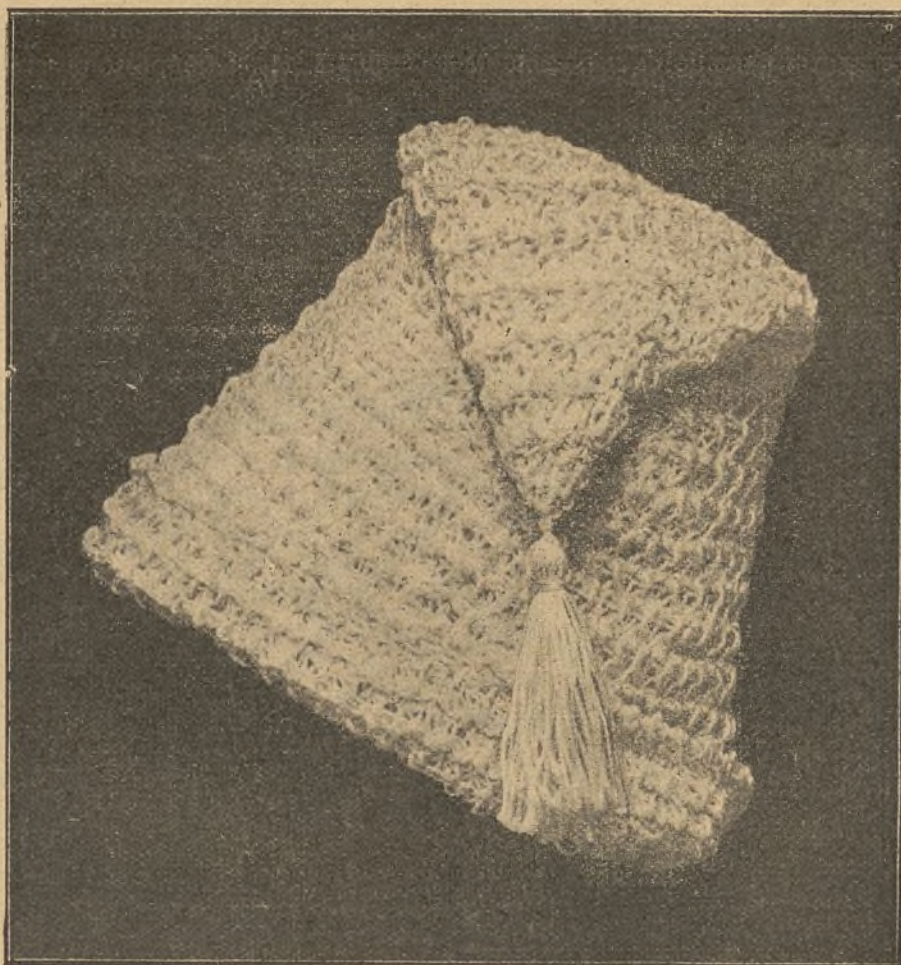


Fig. 8. — Bonnet normand au crochet pour le bord de la mer.

est montée sur une bande de batiste unie, légèrement froncée.

Bonnet au crochet.

— Vous étiez très embarrassées, je crois, mes chéries, l'année passée, pour trouver une coiffure pratique pour le bord de la mer.

Comme je pense que le même inconvénient se présentera cette année, je prends les devants et vous propose ce petit bonnet normand, très seyant pour vos jeunes frimousses.

Mon modèle est fait en soie, mais cette dépense est un peu inutile en temps de guerre, vous le ferez

chet, puis faire 2 m. en suivant et fermer par un point simple.

3^e rang. — Lever 2 m., jeter le fil sur le crochet, faire 2 m. en suivant, refaire 1 m. dans la première, 1 m. dans la deuxième, fermer par un point simple; faire ainsi 4 rangs. Pour augmenter: faire 2 m. dans 1 m. du rang précédent tous les 3 points, 1 rang sans augmentation, un autre avec augmentation. Faire ainsi 12 rangs.

Refaire 9 rangs, sans augmentation, ce qui doit faire 21 rangs.

Terminer par 1 picot (fait de 3 m. prises dans chaque point.



EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

ROBE POUR FRISETTE

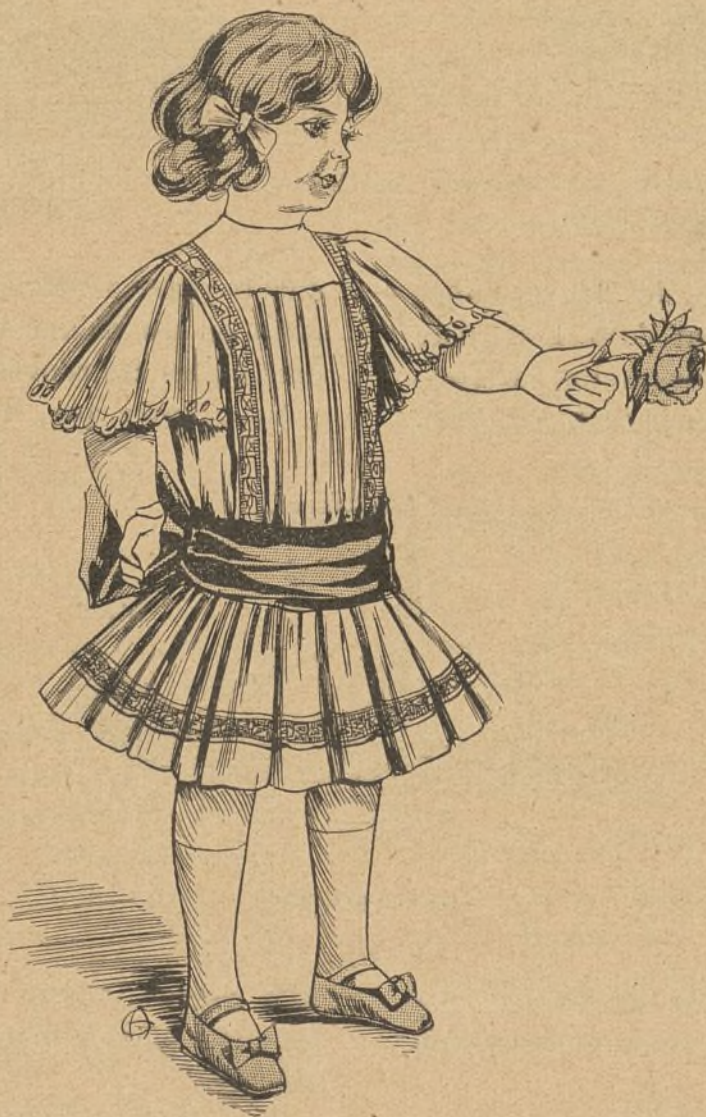
— Elle est très gentille, tu sais, tante, cette petite robe...

— Et... vous voudriez bien en faire une semblable. Est-ce cela?

— Oui, tante, cela nous ferait bien plaisir.

timètre et demi de large et de 20 cm. de long.

Posez la petite bande de tissu, en la repliant légèrement, sur le bas du corsage et fixez, à l'aide de petits points de côté. Il faut faire de même avec le bord opposé de cette ceinture et poser le repli



— Alors, écoutez-moi bien. Cette petite robe compte quatre parties : le dos, le devant, qu'il faudra couper droit fil contre le pli du tissu; la petite jupe à couper de même et, enfin, le jockey. Au devant, de chaque côté du milieu, vous ferez trois petits plis plats de 1 centimètre environ de profondeur. Ces plis seront cousus à petits points devant, sur toute leur longueur. Le dos et le devant seront réunis par une couture rabattue faite sous les bras.

La petite jupe sera ourlée dans le bas; vous la froncerez ensuite bien régulièrement dans le haut, afin de ramener l'ampleur à la largeur du bas du corsage. Puis, il faudra couper une petite ceinture, pour monter la jupe au corsage.

Pour cela, il suffit d'une bande de tissu de 1 cen-

timètre et demi de large et de 20 cm. de long. Vous coudrez la même chose, avec de petits points arrière.

Les jockeys sont montés à l'emmanchure à l'aide d'une fine couture rabattue.

Vous pourrez garnir la petite robe, comme le modèle, d'un étroit galon posé en bretelle et cousu à tout petits points.

Ce même galon peut aussi être cousu au bas de la jupe, qu'il garnira très coquettement.

Enfin, à l'aide d'un ruban assez large, vous ferez une jolie ceinture qui, en se nouant au dos, cachera le montage de la jupe au corsage.

— Nous avons bien compris, tante, et nous te remercions.

— Au revoir donc, mes chéries, et à bientôt,

— Au revoir, petite tante, à bientôt.

LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Oncle Fred, qui a inventé les bateaux ?
— Ah ! mes enfants, quelle question ! C'est comme si vous demandiez qui a inventé les maisons. Les



Embarcation primitive
(taillée dans une seule pièce de bois).

qui servait à les distinguer les uns des autres. Il y avait la *triacontoros* ou galère à trente rameurs, quinze de chaque côté ; la *pentékantoros*, à cin-



Pirogue indienne.

premiers hommes, vivant au bord des fleuves et des mers, ont eu l'idée de voyager sur l'eau. Il n'existe pas d'inventeurs des bateaux, mais on cite, sur l'origine de la marine, une légende que je peux vous dire.

Ecoutez ceci qui est pris dans un des ouvrages du Phénicien Sanchoniatoû :

Des ouragans ayant fondu tout à coup sur des arbres de la forêt de Tyr, ils prirent feu, et la flamme dévora la forêt. Dans ce trouble, Ousoûs prit un tronc d'arbre, et, l'ayant ébranlé, il osa le premier aller en mer. Ce fut le premier radeau qui se perfectionna bientôt en pirogue chez les sauvages, et en bateau. Sur les bateaux des anciens, il y a pas mal de choses à dire qui vous intéresseront.

— Oh ! dis vite, oncle Fred.

— Vous savez qui était Sésostris ?

— Oui, oncle Fred, un roi d'Egypte.

— Eh bien, Sésostris se fit construire un navire en bois de cèdre, long de 140 mètres, agrémenté de trois mâts et recouvert, à l'extérieur, de feuilles d'argent !

— Etait-ce une galère ?

— Non, les galères ne commencèrent à être en usage que vers l'an 600 avant J.-C. C'étaient alors des bâtiments de guerre, assez long, peu élevés, n'ayant qu'un seul mât, qui étaient actionnés par des rameurs. C'était même le nombre des rameurs



Galère grecque.

quante rameurs. Mais je dois vous dire qu'actuellement on n'a qu'une idée très vague de la manière dont toutes ces rangées de rames étaient disposées.

Vous savez que, de tous temps il a existé des hommes qui désiraient surpasser leurs semblables ?

— Oh ! oui, oncle Fred.

— Ptolémée Philopator était de ce nombre. Il se fit construire une galère tellement grande que, de loin, on la prenait pour une île flottante.

— Devinerez-vous combien elle possédait de rangs de rames ?

— Dix.

— Quarante ! mes enfants.

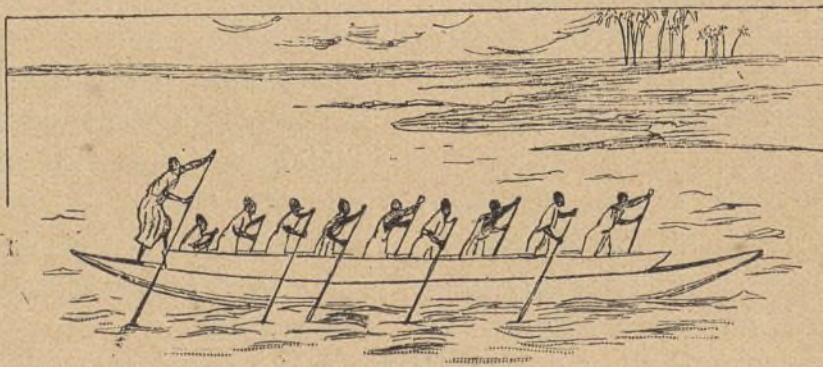
Elle portait quatre cents rameurs, quatre cents matelots pour la manœuvre des voiles et trois mille soldats.

Eh ! bien, ce vaisseau gigantesque n'était rien auprès de celui de Hiéron, construit sous la direction d'Archimède et dont la description remplit un volume entier. Aussi ne vous la donnerai-je pas !

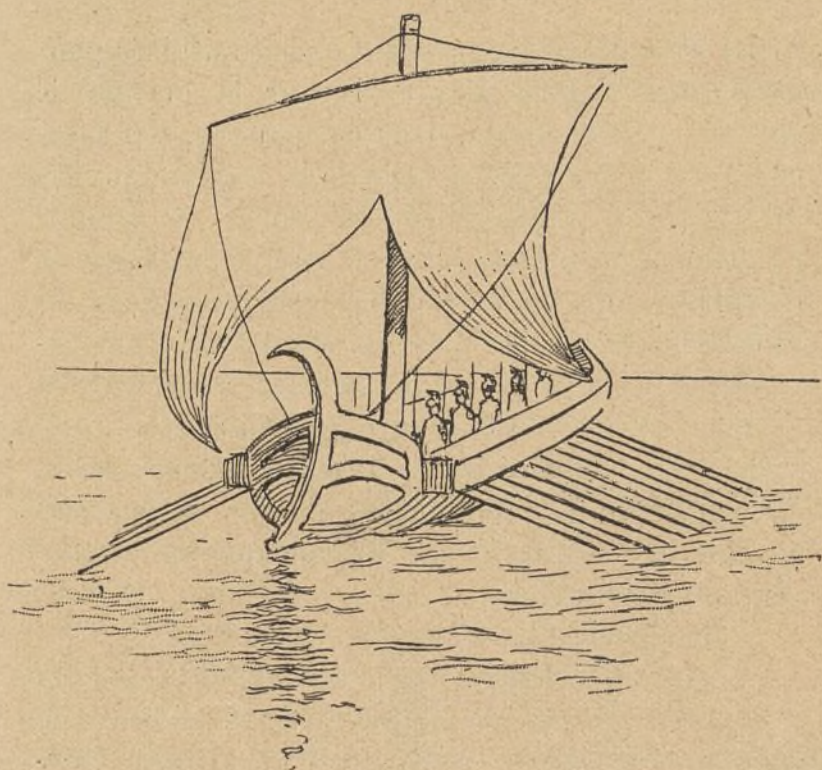
— Quel dommage !

— Quelques détails vous suffiront amplement. On

avait employé, pour le bâtir, autant de bois qu'il en aurait fallu pour cinquante galères ordinaires. Il renfermait une grande variété d'appartements, des salles de banquets, des salles de bains, une bibliothèque, des jardins, des étangs remplis de poissons, des



Pirogue sénégalaise.



Galère romaine.

écuries et même un temple dédié à Vénus.

— Ce sont les jardins qui m'étonnent le plus, oncle Fred.

— Moi, ce sont les étangs...

— Avec des poissons!

— Je comprends votre ébahissement, mes enfants, quoique, maintenant, certains de nos transatlantiques soient aussi extraordinairement installés. Mais à l'époque dont je vous parle, cela tenait du miracle. Les lambris des principaux appartements étaient couverts de riches incrustations et leurs panneaux, peints de brillantes couleurs, représentaient les principaux événements de l'Illiade. Vous savez, je pense, ce que c'est que l'Illiade.

— Non, oncle Fred.

— Oh! les petits ignorants. C'est un admirable poème attribué à Homère, et dans lequel sont racontés tous les épisodes de la guerre de Troie. Pour en revenir à notre navire, les plafonds, les fenêtres et toutes les autres parties étaient ornées avec un art et une magnificence admirables. Dans la partie supérieure des appartements, il y avait un gymnase. Le pavé du temple de Vénus était incrusté d'agates et d'autres pierres précieuses; les lambris étaient en bois de cyprès et les fenêtres ornées de peinture sur ivoire. Ce fameux vaisseau avait vingt rangs de rames. Il était entouré d'un rempart en fer, flanqué de huit tours garnies de machines de guerre, qui pouvaient lancer à un demi-mille une pierre pesant trois cents livres.

— Avec tant de rameurs, les galères devaient aller très vite, oncle Fred?

— Quand elles étaient bien construites et bien

dirigées, Jean, elles allaient, dit-on, avec une vitesse comparable à celle de nos bateaux à vapeur.

— A quelle époque les galères ont-elles cessé d'exister?

— Il y eut des galères modernes dans la Méditerranée depuis le douzième jusqu'au dix-septième siècle. Elles étaient d'abord carrées, puis elles devinrent triangulaires. Leurs rames atteignirent jusqu'à seize mètres de longueur et il fallut alors plusieurs hommes pour en manœuvrer une seule. On les appelait des galériens.

— C'étaient des criminels, n'est-ce pas? oncle Fred.

— Pas toujours. Dans l'antiquité, le maniement de l'aviron était considéré comme un service honorable; plus tard, la rame fut mise en mouvement par des prisonniers de guerre ou des esclaves noirs que les Carthaginois achetaient pour cet usage. Enfin, au moyen âge, on mettait sur les mêmes bancs les infidèles prisonniers et les criminels. Aussi la justice était-elle plus ou moins sévère, suivant le besoin qu'on avait de rameurs.

— Comment cela?

— Vous allez comprendre. Sous Henri II on désarma plusieurs bâtiments; le roi ordonna donc à la justice de ne plus prononcer la peine des galères. Richelieu, au contraire, manquant de rameurs, prescrivit la condamnation aux galères.

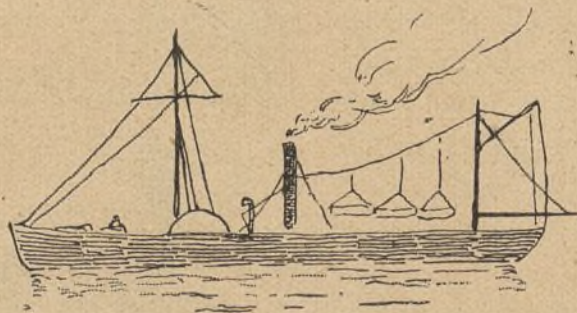
Je voudrais savoir, maintenant, si vous allez trouver tout seuls quelle est la découverte qui modifia complètement la marine au dix-septième siècle.

— La découverte de la vapeur.

— Très bien, Simone. Par qui?

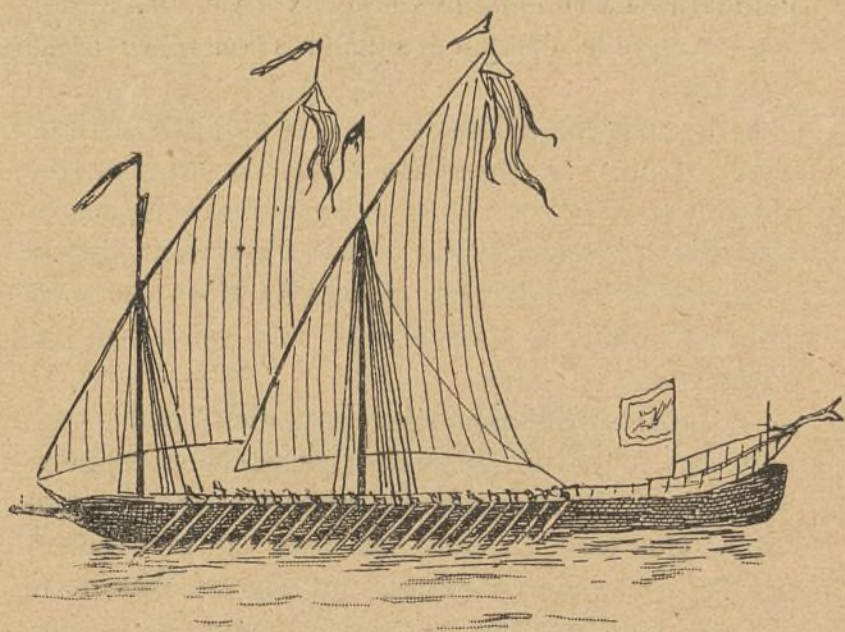
— Par Denis Papin.

— Quand Denis Papin eut découvert la puissance



Le premier bateau à vapeur.

de la vapeur, il pensa qu'on pourrait l'utiliser à *ramer contre le vent*, car, disait-il, cette force serait préférable à celle des galériens pour aller vite en mer. Il fit donc construire une machine qu'il plaça sur un bateau. Ce bateau fut essayé à Cassel, sur la Fulda, et l'expérience fit concevoir au savant de brillantes espérances. « Elle a réussi, écrivit-il à



un de ses amis, de la manière que je l'espérais; la force du courant de la rivière était si peu de chose en comparaison de la force de ma machine, qu'on avait de la peine à reconnaître qu'il allât plus vite en descendant qu'en montant. »

Mais Denis Papin vit, à Münden, son bateau détruit par les bateliers de cette ville qui, jaloux sans doute, ne voulaient pas lui laisser continuer son voyage; et ce n'est qu'une trentaine d'années après que les expériences reprirent pour donner des résultats pratiques.

Les bateaux à vapeur furent d'abord utilisés pour le commerce, puis plus tard pour la marine de guerre. On commença, dans ce domaine, par associer l'action des voiles à celle de la vapeur; ensuite on supprima complètement les voiles. Et presque en même temps, pour lutter contre la puissance de l'artillerie, on employa dans la construction des navires le fer au lieu du bois. Ainsi l'art des constructions navales fut complètement transformé et l'ancien vaisseau en bois, si monumental et si pittoresque, fut remplacé par la frégate blindée, c'est-à-dire protégée par des pièces de fer si épaisses qu'elles ne se laissent pas entamer par les projectiles des gros canons.

— Qu'appelle-t-on cuirassés? oncle Fred.

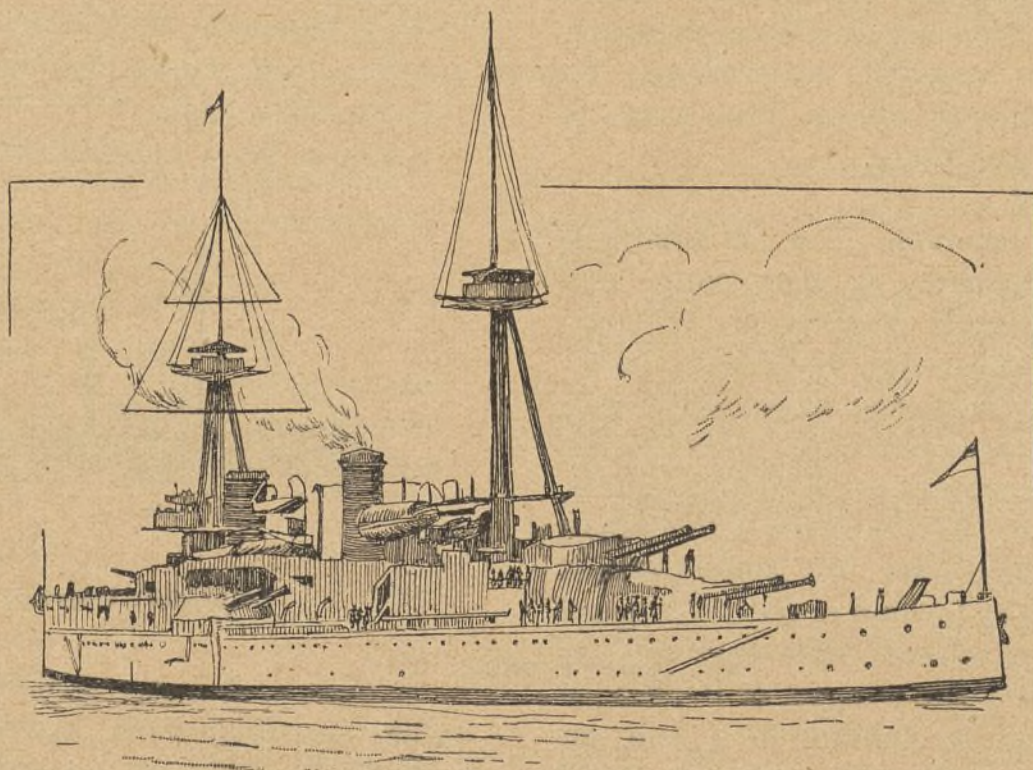
— Ce sont justement les navires blindés dont je vous parle. Vous avez entendu parler de ceux qui opèrent actuellement contre les Turcs dans les Dardanelles?

— Oh! oui, oncle Fred.

— Ils sont si formidables ces cuirassés modernes qu'on ne pourrait s'en faire une idée si la photographie n'était là pour aider notre imagination. En attendant, je crois que je vous ai assez raconté d'histoires pour aujourd'hui, hein? Vous ne serez pas fâchés de me quitter, avouez-le!

— Oh! oncle Fred, tu nous taquines toujours.

— Cela vous forme le caractère, mes enfants!



Cuirassé de 1^{er} rang moderne.



UNE CLASSE EN PAYS ENVAHI



Ceci se passait en un coin de notre Lorraine, demeuré français après 1870.

Le sac au dos, Jean monte lentement la grand-rue du village qui mène à l'école.

Des sentes de droite, des venelles de gauche, accourent peu à peu ses camarades, braves petits Lorrains, enfants au front large, au pas assuré, aux yeux à l'expression de tranquille et calme volonté : yeux profonds, où se lit l'histoire d'une race résistante; yeux clairs, de droiture et de limpidité.

Mais la rue ne s'emplit pas de leur joyeuse rumeur, ils ne crient pas, ils ne s'appellent pas de loin; silencieux, ils s'abordent et, groupés les uns contre les autres, ils se serrent, tels des oiseaux menacés par l'orage.

C'est que tout est changé, maintenant!

Six mois, six mois à peine, ils couraient, joyeux, vers l'école.

Sous le porche, la bonne figure de l'instituteur les attendait. Le vieil instituteur qui, depuis quarante ans, enseignait aux petits gars de B... ce qu'est la patrie, la belle patrie française...

De cette durée à être là, le maître avait pris une force et une persuasion qui se remplacent malaisément!

Mais est venu le jour affreux de septembre, où l'envahisseur a rempli le hameau de ses cris sauvages; de çà, de là, l'incendie s'est allumé à l'horizon : c'est miracle que le village ait échappé à la destruction; mais ils ont vu, les petits gars de Lorraine, leur vieux maître garrotté, entraîné comme otage, emmené bien loin..., en Allemagne, sans doute,

Et puis, l'ennemi s'est installé là, comme s'il devait y rester toujours.

Ils ont été les témoins implacables de cet affreux drame qu'ils évoquent aujourd'hui encore, à

voix basse. En leur patois qu'eux seuls comprennent, ils parlent de la guerre, des Français qui reviennent, bien sûr!

Mathieu s'est glissé hier à la lisière du bois :

— J'ai vu, dit-il, sur la colline lointaine, passer les bataillons et les fusils français!

— C'était le canon, notre canon, affirme François, qui grondait hier soir!

Jetant un regard circulaire autour de lui, voilà que Jean tire de sa poche un fragment de journal et, lentement, il déplie l'image du petit héros belge, du prince de quatorze ans, que son père, vaillant, fit soldat en Belgique.

— C'est Léopold, duc de Brabant, dit-il, a-t-il de la chance de se battre pour délivrer son pays!

— Ah! si je pouvais, comme lui, rejoindre mon père, soupire Mathurin.

— Il n'est pas vieux, Léopold, remarque familièrement Remy.

— Mais il est brave!... brave comme le roi, son père; c'est sur le journal, ajoute Jean, montrant avec respect chaque ligne à ses compagnons.

Ce journal, comment le gamin l'a-t-il eu? L'a-t-il trouvé au bord d'un champ saccagé? Est-il tombé d'un avion léger, porteur d'espoir aux envahis? Personne ne le sait.

Et d'un geste rapide l'écolier replie le précieux



Le sac au dos, Jean monte lentement la grand-rue.

papier, qu'il glisse dans sa poche, là, tout contre son cœur.

Car il ne faut pas que le vilain maître voie ce cher talisman; le maître aux lunettes bleues, au front sévère, venu d'outre-Rhin, avec le mois d'octobre, alors qu'on arrachait les dernières pommes de terre dans les grands champs lorrains.

Il est venu l'étranger porteur de laides affiches, qu'il a lui-même collées, sur les murs du village. Effarés, tous ont lu qu'à l'avenir la classe de B... se fera en allemand!

Et depuis, chaque jour, recommence le supplice des petits gars lorrains.

Voilà pourquoi ils ne chantent ni ne crient en s'appelant dans l'air clair du printemps; voilà pourquoi ils restent pensifs et hésitants dans la cour, plantée de tilleuls, devant cette école, aux murs blancs, toute pareille à celle d'autrefois et si différente pourtant!

— Allemand, murmure Jean, Boche! non, jamais.

Et plus lentement encore, sans bavardage, en une file régulière, les petits gars lorrains suivent le maître farouche qui s'efforce, en vain, de leur apprendre le pas « de parade ».

Cet homme ne les aime pas, ils le savent, ils le sentent, et leur cœur à eux se ferme dans la révolte secrète.

Ils sont assis dans la grande classe aux murs peints d'un vert tendre; le soleil, en vain, y jette ses rayons chauds et gais; fermé, reste le cœur des petits gars lorrains!

Ne voient-ils pas la carte germanique remplacer à leurs yeux les douces couleurs de France? Les affreux mots tudesques n'étaient-ils pas leur lourdeur sur les tableaux voisins?

Cependant, dans la chaire, le maître a pris place.

Il jette un regard dur sur tous les écoliers et désignant du doigt Jean, dont il devine la haine :

— Comment dit-on : une porte?

Jean le regard très loin, le front haut, afin de s'affranchir de la langue maudite, répond en son plus pur patois :

— Ene eueh.

— Non! pas ainsi, fait avec impatience le pédagogue d'outre-Rhin.

Il voudrait, le barbare, effacer les premiers caractères tracés en ces jeunes âmes, tel un peintre grossier couvre d'une couche blanche les fines et pâles couleurs de nos vieilles cathédrales. Mais les signes effacés n'en restent pas moins là!

— En allemand! vocifère sa voix, qui se fait haute.

Et l'enfant, là, tout droit en ses pauvres vêtements, esquisse un pâle sourire; de sa voix lente, sur un ton monotone, cette fois, en français, il répond :

— Une porte..., c'est une porte; voilà son seul nom, je n'en connais pas d'autre.

Il n'a pas dit ces mots que l'Allemand, en fureur, s'élance sur le gamin, le secoue et lui envoie un formidable soufflet.

La joue du pauvre en est rouge; mais,

refoulant ses larmes, le regard méprisant, la voix assurée, il se tourne vers ses camarades :

— Ne craignez pas, dit-il en son patois natal, jamais un Allemand ne me verra pleurer!

Et du ton grave des gens de sa province, il ajoute :

— *C'no me po tojo!* (Ce n'est pas pour toujours!)

Tous les petits gars lorrains se redressent, l'œil brillant d'une flamme intense : dans le lointain, ils voient la victoire, la victoire qui fera leurs fronts joyeux et leurs regards à jamais lumineux!

BRUYÈRE.



Jean tire de sa poche un fragment du journal.

LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)

28 mars. — La vieille Annette a reçu ce matin l'annonce que son fils avait été tué à la guerre.

Nous sommes tous bien tristes de cette nouvelle, parce que Joseph était un très honnête garçon. Il était le jardinier de grand'mère aux Rosiers, et, pendant les vacan-

ces, Paul-André et moi nous l'aidions souvent à cueillir des fleurs et des fruits pour mettre dans les corbeilles sur la table de la salle à manger. Annette a beaucoup de chagrin. Pour la consoler, je lui ai dit que sûrement Joseph était au paradis. L'autre dimanche, à la messe, M. le Curé a raconté que tous les soldats qui mouraient pour leur patrie

sur le champ de bataille allaient tout droit au ciel ! Alors Joseph aussi doit y être, et comme il était très bon jardinier et qu'il faisait de très jolis massifs dans le parc de grand'mère, pour sûr que le bon Dieu va le prendre pour tailler les rosiers du paradis, et ratisser les allées, et planter des géraniums, et cueillir des fleurs pour mettre dans le salon de la Sainte Vierge et dans la chambre de l'Enfant Jésus.

Annette a été un peu consolée quand je lui ai dit cela.

30 mars. — Nous partons demain aux Rosiers pour passer les vacances de Pâques. Il a fallu aller chez le commissaire de police pour avoir des passeports, parce que le château de grand'mère est dans un pays qui fait partie de la zone défendue. Voici

ce que le commissaire a marqué pour moi sur une feuille avec un cachet à l'encre où il y a écrit :

République française :

Age : 10 ans.

Taille : 1^m, 20.

Yeux : bleus.

Cheveux : châtain clair.

Visage : ovale.

Nez : moyen.

Signe particulier : néant.

J'ai regardé dans la glace pour voir si je me reconnais-sais. C'est à peu près cela ; mais il faudrait ajouter que mes cheveux sont bouclés, et puis que mon nez est un peu rond du bout, et surtout pas pointu. Je déteste les nez pointus.

Sur la feuille il

y a écrit : nez moyen ; qu'est-ce que cela veut dire ? Rond, carré, pointu ? On ne sait pas. Ce n'est donc pas tout à fait exact.

Enfin, j'espère qu'on ne m'arrêtera tout de même pas comme espionne. C'est arrivé à une amie de maman qui revenait de Genève. On l'a prise pour une autre, à cause de son signalement qui était tout à fait pareil et on l'a gardée deux jours à la gare de Pontarlier. Après, quand on a vu qu'on s'était trompé, on l'a relâchée avec beaucoup d'excuses. Mais pendant ce temps-là le train était parti ; c'est vraiment très désagréable ces choses-là.

Il m'a fallu aussi un sauf-conduit pour M^{lle} Annic, ma poupée, que j'emmène aux Rosiers espérant que les vacances au grand air lui feront du bien et que peut-être la couleur rose de sa joue reviendra.



C'est Paul-André qui a fait le commissaire.

C'est Paul-André qui a fait le commissaire. Il s'était installé derrière une table, avec des lunettes sur le nez et un air très désagréable.

— Quel âge a cette poupée? m'a-t-il demandé.

Alors j'ai compté que cela faisait neuf mois depuis l'époque où papa me l'avait achetée à P...-s./Mer en juillet.

— Neuf mois, ai-je répondu.

Mais voilà le commissaire Paul-André qui, selon sa noble habitude, commence à éclater de rire. Ses lunettes dansaient sur son nez et ses pieds donnaient des grands coups sous la table.

— Tu oublies que ta poupée, M^{lle} Annie, est fiancée à ce fameux marin qui, à lui tout seul, a tué 100 000 Allemands. Neuf mois, c'est un peu jeune pour être fiancée.

C'était vrai, je n'avais rien à dire cette fois. Alors, comme pour une poupée des mois peuvent bien compter autant que des années, j'ai répondu :

— Mets : neuf ans.

Et Paul-André, en écrivant, a conclu :

— Ça, c'est mieux!

Les Rosiers, 2 avril. — Nous voici aux *Rosiers* depuis hier soir. Le voyage s'est bien passé; à la gare, l'employé a regardé nos passeports avec attention, j'avais peur qu'il trouve que je ne ressemblais pas du tout à ce qui était écrit dessus, mais il n'a rien dit.

Arrivés à Mareuil, la station où l'on descend pour aller au château, le vieux Baptiste, le mari de la cuisinière Annette, nous attendait à la gare, avec le père Bidet, un des fermiers de grand'mère. Ils avaient avec eux une carriole pour les malles, et pour nous le petit break, attelé de Pâquerette et Nonotte, les deux seules juments que l'on n'a pas réquisitionnées. Elles m'ont bien reconnue, les pauvres bêtes, et quand je leur ai donné du sucre elles ont henni joyeusement. Cela voulait dire sans doute :

— Bonjour, Pitchounette, nous sommes bien contentes de te revoir.

Mais elles n'ont rien dit à M^{lle} Annie, ma poupée, parce qu'elles ne la connaissaient pas encore.

En nous voyant sur le quai de la gare, le vieux Baptiste a pleuré, parce que cela lui rappelait les autres fois où nous arrivions à Pâques, du temps où son fils Joseph n'était pas mort. C'est maman qui m'a expliqué cela, parce que je ne comprenais pas pourquoi Baptiste pleurait en embrassant Annette, au lieu d'être content de la revoir. Quant au père Bidet, il raconta tout de suite à grand'mère que sa ferme avait été brûlée par les obus allemands et qu'il ne faudrait pas songer aux récoltes cette année. Durant le trajet de Mareuil aux *Rosiers*,

Baptiste, qui conduisait le break, nous a dit que le château n'avait pas été très abîmé, mais que les Prussiens qui y avaient habité avaient bu tout le vin des caves et emporté toutes les pendules. Il paraît même qu'ils ont failli fusiller le pauvre Baptiste parce qu'ils croyaient qu'il y avait encore d'autres caves avec encore des bouteilles de champagne, et qu'elles étaient cachées, et que notre vieux domestique ne voulait pas les leur montrer. Alors le mari d'Annette s'est mis très fort en colère, il leur a crié des injures, disant que cela lui était bien égal d'être fusillé, car cela ne leur donnerait pas d'autres bouteilles de champagne, puisqu'ils avaient tout bu et qu'il n'y en avait plus.

Alors, devant la fureur de Baptiste, les Boches n'ont plus rien exigé, et ils l'ont laissé tranquille, sans faire de dégâts dans la maison. Baptiste prétend que plus on est brutal et mal poli avec les Allemands, plus ils filent doux. Au contraire, si on a l'air de trembler et d'avoir peur, ils sont terribles.

4 avril. — Aujourd'hui, jour de Pâques, nous sommes allés à la messe dans l'église du village qui a été bombardée par les Prussiens. Elle n'a plus de clocher, et l'un de ses murs a un grand trou qu'on a bouché avec des planches. Par terre il y avait encore la paille qui a servi pour les blessés qu'on avait étendus partout. Maintenant il n'y a plus d'ambulance à l'église, le bon Dieu est revenu dans sa petite maison d'or sur l'autel, qu'il avait quittée tant que les méchants Allemands étaient dans le pays. Après la cérémonie, l'abbé Granger nous a emmenés au petit cimetière qui entoure le presbytère et où des soldats sont enterrés. Il y avait beaucoup de fleurs sur les tombes. Puis, il est venu déjeuner avec nous au château et il nous a raconté des choses et des choses sur la guerre, fort intéressantes.

Pendant tout un mois il est resté enfermé dans sa cave avec des femmes, des vieillards et des enfants qu'il nourrissait de pommes de terre cuites à l'eau. On ne faisait qu'un repas par jour et, bien souvent, le pauvre homme a donné sa part quand il voyait que quelqu'un avait encore faim. Puis, un jour, un officier Allemand a crié par le soupirail : « Pasteur!... Pasteur!... Kommen Sie. » Cela voulait dire : venez. Alors, l'abbé Granger est remonté en pensant qu'il ne reverrait probablement plus ses paroissiens et il leur a donné sa bénédiction avant de partir. Tous pleuraient et disaient : « Qu'allons-nous devenir sans vous? notre bon Monsieur le Curé! » Mais, là-haut, les Allemands s'impatientsaient en criant : « Pasteur!... Pasteur! » Il fallut se séparer.

(A suivre).

HERCÉ.

Le Chat de Furnes

Par Marguerite BAULU

Là, à l'abri, il pensait : « Ainsi je ne suis plus rouge, je suis vert!... Ce malin Thyl ne m'ayant point reconnu, je puis essayer de rentrer dans ma maison... Sans doute, cette métamorphose est due à la reine d'argent..., elle est vraiment bien gentille, bien gentille..., seulement, pourquoi, diable! m'avoir peint d'un ton aussi voyant? Ne pouvait-elle tout aussi bien me fournir une robe blanche, noire, tigrée, rousse à la rigueur?... Mais verte!... Enfin, c'est apparemment une des épreuves annoncées par Sa Majesté! »

A ce moment, Michelle vient étendre son linge au pied du pommier, sur le gazon blanchi d'un peu de grésil.

— Oh! le joli minet! s'écria-t-elle, quand il s'avança doucement sur le linge blanc, après avoir frotté ses pattes pour ne point le salir... Que c'est drôle! Il ressemble à mon pauvre chat rouge, et s'il n'était vert comme une reinette, ma parole! je jurerais que c'est lui!

Elle le serrait contre elle lorsque parut Thyl, poussant de grands éclats de rire.

— Après le rouge, le vert! c'est donc ici l'hôpital des chats peinturlurés?

Et, ce qui étonna fort tout le monde, au déjeuner il supplia Liévin de garder le chat crapaud, non par bonté d'âme comme vous auriez pu le croire, mais très malignement pour avoir sous la main, en remplacement du chat rouge, un nouveau souffre-douleur.

Les gens qui aimaient leur chat voyaient avec terreur approcher la date des fêtes du carnaval, car la portion du cortège qui réjouissait le plus la population consistait en ce qu'on appelait alors la « Musique des Chats ». Pour ce jeu, on hissait une grande caisse sur un char. A l'intérieur de cette caisse, qui avait la forme d'un piano, on introduisait douze chats qui se tenaient debout sur leurs pattes de derrière et qui passaient leur tête à travers des trous percés dans la planche du dessus; au-devant, sur le clavier, apparaissaient leurs pattes, et de la paroi de derrière sortaient leurs queues.

Quand les prisonniers étaient en place, un pianiste costumé en singe tapait avec une règle de fer sur leurs pattes de devant, tandis qu'un autre, déguisé en porc, par derrière, tirait leurs queues. Alors les chats miaulaient à fendre le tympan, et leurs faces étaient furieuses comme celles des tigres.

Quand le char les avait ainsi trainés à travers la ville, l'obscurité venue, on les enfermait dans un mannequin, avec des cartouches et de la poudre; ce mannequin, surmonté d'une cage en fer, était placé sur un bûcher; celui-ci allumé, le mannequin éclatait, faisant voler les chats en pièces et morceaux.

Bien entendu, Thyl ne manqua point d'apporter le chat vert aux deux pianistes, mais quand ceux-ci voulurent l'introduire dans les trous préparés, il se produisit une chose extraordinaire : en un clin d'œil, l'animal grossit, sa tête enfla, ses pattes s'élargirent, son ventre s'arrondit... Les bourreaux poussèrent, hou! hou!... hou! hou!... en vain!... Saisis de terreur, ils lâchèrent l'étrange bête...

Dans les jours qui suivirent, Thyl laissa quelque répit à Lederick. La seule vengeance qu'osait exercer le petit pendard était d'affamer le chat vert et de lui enlever par force ou par ruse la soucoupe de lait que lui versait Michelle en cachette.

Toujours mourant de faim, le chat de Furnes s'en allait voler sa pâture dans les fermes d'alentour, ce



Ce soir, un coup de trompette...

qui lui valut plus d'une aventure. La plus désagréable lui advint à l'*Abbaye des Dunes*.

Cette abbaye était une grande ferme, non loin de Furnes, dont la cour pullulait d'animaux. Il fallait une fière malchance pour que Lederick n'arrivât point à se tailler une petite part dans l'auge des porcs, la buvée des vaches, ou les seaux de lait que les filles de ferme déposaient à l'entrée des étables. Tout cela, naturellement, n'allait point sans batailles avec les coqs, les dindons, les chats de l'endroit et les valets armés de fourches.

Un jour, Lederick, épiant la fermière qui coupait une tranche à un énorme jambon pendu dans la cheminée, la vit s'éloigner, sauta sur la table, déchira la tranche aux trois quarts coupée et s'enfuit ventre à terre. Mais la fermière le vit ramper en chenille verte contre les murs de la ferme et héla les valets, qui commencèrent une poursuite furieuse.

Lederick, épuisé par la faim et la terreur, pour mieux courir, fut d'abord obligé de lâcher le jambon, dont l'odeur cependant le faisait défaillir de joie, puis, n'en pouvant plus, il entra dans une grange et se tapit sous les bottes de paille.

— Bravo! il s'est pris à son propre piège, cria le fermier qui ferma la porte au loquet.

Deux jours après, quand les batteurs vinrent pour battre le grain, sous un tas de bottes ils découvrirent un chat efflanqué, à moitié évanoui.

— Le chat vert! le chat de Furnes!...

Et chacun de se le renvoyer à coups de pied. Pour voir s'il ne déteindrait point à l'eau, un domestique, plus brutal que les autres, le saisit par la queue, le fit tourner trois fois en l'air et s'en alla le lancer au beau milieu de la mare au purin.

Par chance, la victime vint tomber sur l'échine d'un canard qui, pour soutenir le choc, ouvrit instinctivement ses ailes, et, sous les griffes du chat, nagea en poussant des couic! couic! couic! formidables. Enfin, près du bord, succombant sous le poids, le canard plongea, entraînant son passager qui parvint péniblement à regagner la berge en se maintenant la tête hors de l'eau puante.

Mais si vous l'aviez vu sortir de là, je ne sais trop si vous auriez eu envie de rire ou de pleurer. Ce qui est certain, c'est que les gens de la ferme riaient à se tenir les côtes!

Minet, mourant de faim, vêtu de purin durci, grelottant de froid, mit plus de cinq heures à revenir à sa maison où il trouva dame Barbara et Michelle, en train de faire des cocottes en papier et de se réjouir que Liévin et Thyl dussent aller à la ville voisine faire des achats pour la foire de Furnes qui allait se tenir prochainement.

Or, cette année, la foire fut très brillante, les affaires ayant bien marché, et tous les draps emmagasinés dans les Halles ayant été vendus. Comme il était de coutume, la foire se termina par une grande fête. Dès le matin, Thyl habilla Lederick d'un pantalon bouffant de satin jaune, d'un pourpoint cerise, de bottes à l'écuyère, d'un grand feutre gris à longues plumes blanches. Le tout un peu fané, puis il l'apporta au gardien de la tour qui affirma en éclatant de rire : — Avec sa face verte, il sera le plus drôle de tous!

On l'introduisit ensuite, soufflant, griffant, mordant dans un grand panier divisé en douze cases, dans chacune desquelles se trouvait un chat costumé en marquis, en bergère, ou en princesse. A travers les barreaux d'osier, ces muscadins, fiers de leurs plumes, de leurs rubans, de leurs satins et de leurs fleurs, se faisaient à l'envi force politesses et minauderies.

Mais Lederick, qui connaissait la signification sinistre de ce carnaval pour avoir jadis, avant sa transformation, assisté au « Jet des Chats », mis en colère par la frivolité de ces dandys, leur cria aigrement :

— Hé! messires chats, trêve de sottises!... savez-vous pourquoi ils nous ont emberlificotés de ces colifichets?

— Sans doute parce que cette parure nous sied à ravir, minauda une chatte déguisée en bergère Louis XV.

— Au diable vos sornettes!... Muscadins, écoutez!... Ecoutez quel horrible sort vous attend...

A ces paroles, les chats cessèrent de miauler et passèrent leurs museaux et leurs moustaches entre les barreaux, pour se rapprocher de l'orateur.

Celui-ci commença :

— Ce soir, un coup de trompette annoncera la fin de la foire. Tous les draps sont vendus, la halle est vide, partant plus n'est besoin de chats pour manger les souris des magasins. On nous montera donc tout au haut de la tour, sur la plateforme d'où l'on voit, du fond de la mer, revenir les bateaux; l'un après l'autre, on nous sortira de ces casiers et l'on nous précipitera par-dessus la balustrade, sur les dalles de la place, où nous nous aplatirons, les os fracassés.

A cette vision, les chats poussèrent des miaulements affreux; la bergère Louis XV s'évanouit, un prince soufflait en tempête, des vicomtes grossissaient leurs poils; enfin, tous menaient un tel vacarme que le gardien vint donner un coup de pied dans l'osier.

(A suivre.)